

→ Traduire : écrire, interview de Françoise Morvan

Nous avons demandé à Odile Belkeddar, qui s'est intéressée à la traduction des livres jeunesse depuis 1983 en organisant un prix de traduction à partir de neuf langues lorsqu'elle travaillait à Aubervilliers, directrice des bibliothèques de Pantin, traductrice de livres russes pour enfants et rédactrice de post-faces pour La Collection des Trois Ourses aux éditions MeMo, d'interviewer Françoise Morvan.

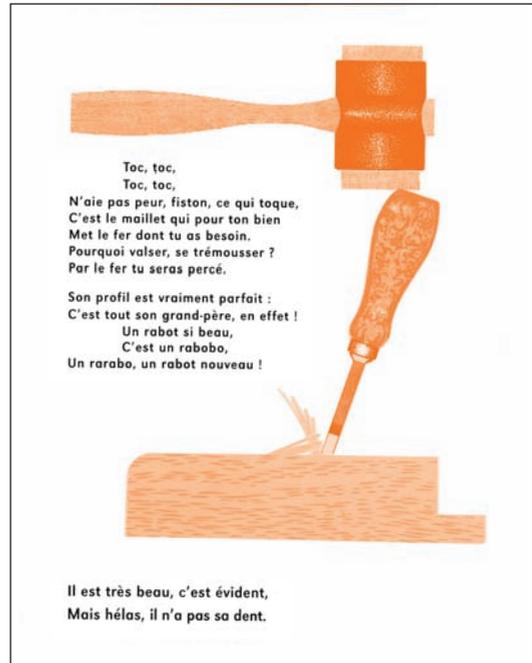
Odile Belkeddar : Françoise Morvan, vous êtes un phénomène : vous avez publié de nombreux recueils de contes, de Bretagne mais aussi d'autres régions de France, vous écrivez des émissions radiophoniques pour enfants, des chansons, des poèmes, vous traduisez de l'anglais, du breton, du russe et même du yiddish...

Françoise Morvan : Je traduis aussi du français en français puisque je viens de traduire les fables de Marie de France (un chef-d'œuvre resté à peu près inconnu jusqu'à présent). Ce qui compte, ce n'est pas la langue de départ - pour le yiddish et le russe, je suis partie d'un mot à mot - mais la sympathie pour l'auteur, la compréhension intuitive du texte et la connaissance de la langue d'arrivée. J'écris des comptines depuis toujours, même si je n'ai guère eu l'occasion de les publier (il est vrai que je ne fais pas grand-chose pour ça non plus, mais je vais m'y mettre) et je suis toujours contente quand on me demande de traduire celles d'auteurs rigolos.

O.B. : À chaque fois, les spécialistes des langues concernées saluent une performance, comment faites-vous ?

F.M. : Je m'installe dans mon lit avec mon texte, mon cahier, mon stylo à pointe fine, le dictionnaire de rimes de Desfeuilles, le dictionnaire analogique de Maquet, mon plateau de lit avec théière et rôties. Je décide de ne pas répondre si le facteur sonne et je griffonne en chantant s'il s'agit de chansons et en marmonnant s'il s'agit de poèmes écrits. Au terme de cette matinée délicieuse, je prends un bain et j'inflige à André Markowicz une lecture qu'il subit avec une bonne humeur constante, ce qui n'est pas un mince mérite. L'après-midi, je dactylographie le texte en tenant compte de ses remarques. Après quoi, je laisse reposer (si l'éditeur me le permet).

O.B. : Dans le cas de *Quand la poésie jonglait avec l'image*, paru en 2005 aux éditions MeMo, qui comporte quatre histoires versifiées de Samuel Marchak, un poète dont les vers sont connus de tous les enfants



« Le Rabot », page extraite de *Quand la poésie jonglait avec l'image*, de S. Marchak, ill. V. Lebedev, MeMo

« La Glace », ill. extraite de *Quand la poésie jonglait avec l'image*, de S. Marchak, ill. V. Lebedev, MeMo



Traduire : écrire, interview de Françoise Morvan

Françoise Morvan

- Françoise Morvan est née et vit en Bretagne. Elle est agrégée de Lettres et docteur d'État. Passionnée par les voies de traverse de la littérature, elle a publié les œuvres du folkloriste Luzel (dix-huit volumes). Les problèmes qu'elle a rencontrés à cette occasion l'ont amenée à rédiger un essai, *Le Monde comme si*, sur la dérive identitaire en Bretagne (Babel, 2005) et à entreprendre de publier les grandes collectes de contes du patrimoine français (onze volumes parus à ce jour aux éditions Ouest-France).
- Elle a publié des essais sur les fées et sur les lutins (*Vie et mœurs des lutins bretons*, *La Douce vie des fées des eaux*, Babel/Actes sud, *Lutins et lutines*, Librio), écrit des spectacles, des émissions pour enfants diffusées par France-culture, des contes et des comptines.
- Sa traduction des poèmes de Marchak illustrés par Lebedev (*Quand la poésie jonglait avec l'image*, éditions MeMo) a inauguré un cycle de traductions d'histoires versifiées (*Filourdi le Dégourdi*, éditions du Sorbier), en écho à ses chansons et poèmes pour enfants.
- Elle a traduit, entre autres, les *Lais de Marie de France* et ses *Fables* (à paraître), le théâtre complet de Synge, et, avec André Markowicz, le théâtre complet de Tchekhov (leur traduction d'Andreï Platonov a reçu le Molière 2006 de la meilleure adaptation théâtrale).

web

www.lajoieparleslivres.com

Retrouvez sur notre site la bibliographie complète de Françoise Morvan

russes, traduire était une sacrée responsabilité... Si vous m'autorisez à le raconter, j'avais sollicité André Markowicz qui avait été ravi de retrouver un plaisir d'enfance avec ces poèmes mais m'avait dit ne pas pouvoir le faire avant plusieurs mois ; or, le week-end suivant, le premier texte était traduit car vous vous y étiez mise pour le plaisir...

F.M. : La vérité est qu'André aime beaucoup Marchak et que son enfance a été enchantée par les illustrations de Lébédév mais qu'il n'a accepté de traduire des textes pour enfants que parce qu'il savait pouvoir m'y associer. Il a rédigé très rapidement un mot à mot à partir duquel nous devons travailler comme dans le cas des pièces de Tchekhov... C'était un samedi soir et, le dimanche matin, devant ma thésière, dans les conditions que j'ai dites, pour échapper à la lecture de textes nationalistes bretons sinistres, je me suis amusée à déchiffrer le russe à partir du mot à mot et j'ai trouvé très vite un ton, un esprit qui me plaisaient. « Le Cirque », à ma grande surprise, était traduit pour midi. André m'a prodigué ses encouragements et, le lendemain, j'ai traduit « La Glace », puis « Le Rabot », mon préféré. J'ai eu beaucoup de chance que cette commande qui ne s'adressait pas à moi me donne l'occasion de faire passer un tel texte en français... et, en plus, avec une qualité d'édition rare puisque l'éditeur a respecté les couleurs de l'original (dix-sept passages de couleur pour une page !). Marchak a suivi un peu le même itinéraire que moi : il a traduit des nursery rhymes et a développé son œuvre à partir de ces chansons anglaises...

O.B. : Votre toute dernière publication, *Mon Premier Livre de contes et de comptines* de Franciszka Themerson, en 2009 aux éditions MeMo, allonge la liste de vos traductions dans ce domaine linguistique après le tour de force des *Comptines de ma mère l'oise* parues en 2007 aux éditions Actes-Sud (vous avez aussi traduit de l'anglo-irlandais en franco-breton), Comment avez-vous réussi à « maîtriser » l'anglais du *Nonsense* ?

F.M. : Ma licence ne m'a servi à rien, pas plus d'ailleurs que mes études de lettres. La seule chose qui m'ait aidée a été ma passion pour la comptine, passion pas du tout encouragée et même jugée tout à fait consternante, mais tenace. À la Sorbonne, en plein déferlement structuraliste, j'étais sûrement la seule à faire sortir le Père Fouettard de son placard plutôt que de passer de l'axe du syntagme à l'axe du paradigme... C'est une marotte qui remonte à loin : ma première traduction de *nursery rhyme* date de la sixième ; les cours devenaient

Traduire : écrire, interview de Françoise Morvan

tout à coup captivants quand on passait à la partie chantée du manuel ; je me suis mise à chanter « Three blind mice » en anglais et en français... Trois souris, trois souris / Qui trottent partout... Très drôle, même si l'adaptation n'était pas trop fidèle ! Mais pas pour la bonne sœur qui nous surveillait : zoum, encore des verbes irréguliers à conjuguer. Ah la la ! Et dire que la meilleure façon d'apprendre une langue étrangère, c'est d'apprendre des chansons ! Dans le cas des *Mother Goose Nursery rhymes*, ce que je voulais, c'était publier tous les livres pour enfants illustrés par Arthur Rackham – mon autre dada, le rapport du texte et de l'image – ce qui fait que mes comptines ne sont pas publiées car je caresse toujours le rêve de travailler avec un illustrateur, chose interdite par les éditeurs... J'ai proposé mon plan d'édition à Actes Sud mais seul a été retenu le recueil de *nursery rhymes* composé par Arthur Rackham. Et, en fin de compte, la moitié du recueil seulement a été éditée. Que faire du reste ? Mystère.

O.B. : Pour le yiddish, langue qui n'est plus guère pratiquée, comment avez-vous pu restituer la mélodie du texte pour traduire *Filourdi le dégourdi* de Mani Leib, qui est paru aux éditions du Sorbier en 2008 ?

F.M. : Ce texte était transcrit et accompagné d'une version française due à Henri Lewi¹ que vous aviez sollicité et qui éclairait parfaitement le sens et les difficultés du poème. Là encore, il y a eu comme un déclic : j'ai commencé à me pencher sur l'énigme et, tout en déchiffrant, j'ai vu des éléments se mettre en place (le nom du personnage, le rythme, les sonorités), puis j'ai trouvé une strophe, je suis revenue au début et j'ai traduit tout le texte dans la journée. Ce qui était extraordinaire, c'était ce ton allègre, pour un conte philosophique aussi terrible... Les grands poètes pour enfants sont, comme Robert Desnos, des personnes tout à fait désespérées mais qui trouvent leur joie dans la rigueur. Là encore, j'ai eu beaucoup de chance car l'éditeur a fait un beau travail graphique. C'est à vous que l'on doit la découverte de ce texte et je peux dire que, même si nous n'avions pas pu le publier tant les problèmes de droits semblaient insolubles, j'aurais été heureuse d'avoir pu le traduire.

O.B. : Ce livre, seul témoin actuellement dans l'édition jeunesse d'une période fort créative à laquelle l'exposition *Futur Antérieur*² a rendu hommage cette année, tire son titre original, *Yingl Tsingl Khvat*, du nom du héros, Yingl (le gamin) Tsingl (à la langue bien pendue)



Filourdi le Dégourdi, de Mani Leib & EL Lissitski, Éditions du Sorbier (les deux pages sont évidemment normalement en vis-à-vis)

Traduire : écrire, interview de Françoise Morvan

Khvat (dégourdi), ce que vous avez rendu par *Filourdi le dégourdi*. Un autre titre lui est donné dans cette exposition, *Le Petit Futé à la langue affûtée*. Pourriez-vous expliquer en quoi votre titre est plus proche de l'intention de son auteur ?

F.M. : C'est une question technique mais, après tout, qui soulève à son tour des questions intéressantes. D'une part, le poème de Mani Leib est écrit en vers de sept syllabes, et la forme stricte, sautillante, est une donnée de base qu'on ne peut écraser sans écraser aussi le sens de cette fable joyeuse et tragique : elle ne se réduit pas à un récit. D'autre part, le nom du héros est un leit-motiv à l'intérieur de cette forme stricte. J'ai commencé à traduire le poème à partir de cette énigme : comment trouver un équivalent à ce nom si bref autour duquel était tramé le texte ? Perplexe, j'ai regardé la traduction anglaise et la traduction russe, rédigée par Mikhail Iasnov³, un ami, qui est le meilleur poète actuel pour enfants en Russie, le traducteur de Desnos, de Prévert, et tant d'autres. Or, dans les deux traductions, Yingl Tsingl Khvat restait le nom du personnage. Mais ce nom ne dit rien à personne en français. Il fallait trouver un nom bref, ce qui exclut absolument « le Petit Futé à la langue affûtée » qui fait onze syllabes et alourdit le nom d'un personnage léger, virevoltant ; je pouvais aller jusqu'à sept syllabes puisque le nom du héros intervient triomphalement à la fin d'une strophe, mais c'était déjà deux de trop ; il fallait un nom qui repose sur une assonance en miroir (Yingl/Tsingl) ; il fallait enfin que le nom fasse allusion à la tradition populaire puisque les aventures du gamin en viennent. Je me suis souvenue d'un personnage de conte, Filourdi, dont le nom m'a semblé évocateur : on voit le filou, le petit malin qui sait ourdir le fil, et se débrouiller de toutes les embrouilles ; de plus, le mot « dégourdi » y est déjà contenu comme Tsingl dans Yingl et je pouvais jouer sur les deux parties du nom comme sur le cliquetis des rimes.

« Le seigneur rit : "Quel luron !
Mon garçon, quel est ton nom ?"
"Mon nom, c'est, je vous le dis,
Filourdi le dégourdi ! »

Ce qui m'a semblé curieux, c'est que le problème qui était pour moi premier (et qui a déclenché toute la traduction - si je n'avais pas trouvé le nom, je n'aurais pas traduit le texte) n'avait pas été posé par les autres traducteurs. Ça m'a rappelé la traduction du *Songe d'une nuit d'été* à laquelle j'ai été associée par André car il traversait une phase de blocage : nous avons mis huit ans

à nous mettre d'accord, tant nous abordons les textes de manière différente.

O.B. : Comment choisissez-vous ou acceptez-vous les textes que vous traduisez (quand on vous les propose) ?

F.M. : Je n'en ai pas choisi beaucoup (juste le poète irlandais John Millington Synge et Marie de France, des contes bretons, quelques plaintes, des berceuses, toujours inédites). Je n'en ai pas refusé beaucoup non plus (quelques pièces de théâtre tout de même trop lugubres). J'ai accepté toutes les traductions de poésie pour enfants comme autant de récréations. J'aimerais bien pouvoir choisir, ce ne sont pas les idées qui me manquent mais, hélas, ce serait comme pour mes comptines, il faudrait les proposer à des éditeurs qui ne les veraient pas dans leurs collections, vu que la poésie ne se vend pas, et ainsi de suite... trop fatigant. Je vais voir ce que ça donne pour les poèmes d'Edward Lear, que j'ai commencé à traduire quand vous m'avez demandé d'expliquer quelle était ma méthode de traduction.

O.B. : Voyez-vous une différence entre votre plume de traductrice et celle d'auteur ?

F.M. : Aucune. Une traduction est une œuvre seconde mais une œuvre au sens plein ou n'est rien. Ce qui est terrible est cette conception française de la traduction comme activité subalterne, alors que l'inspiration est supposée souffler chez le génie. Il est vrai que le génie est également vu comme absent chez les écrivains pour enfants, donc, traduire des livres pour enfants, c'est jouer perdant sur tous les tableaux ! Le problème, dans mon cas, c'est que je n'ai pas publié ce que j'écrivais : ma plume d'auteur étant invisible, que je la différencie ou pas de ma plume de traductrice n'a guère d'importance.

O.B. : Diriez-vous, au contraire, qu'une œuvre traduite est une œuvre à quatre mains ?

F.M. : Oui, bien sûr, une œuvre traduite est une œuvre à quatre mains. Les traductions de nursery rhymes par Marchak sont connues en Russie comme œuvres de Marchak : on ne sait même plus d'où elles viennent et c'est un plaisir supplémentaire de retrouver l'original anglais. Peu importe que cet original soit anonyme, le traducteur pourrait l'être aussi, mais, alors que l'auteur et l'illustrateur sont référencés, de nos jours, en France, nous en sommes encore à demander que le nom du traducteur figure (en tout petit) sur la couverture du livre... Et jamais il ne figure au catalogue du libraire ou de l'éditeur. L'héritage romantique pèse lourd.

Traduire : écrire, interview de Françoise Morvan

O.B. : Je n'ai pas encore évoqué vos travaux en littérature générale car nous sommes ici dans le domaine de la littérature de jeunesse mais votre expérience d'éditrice (vous avez publié une quarantaine de volumes de contes), d'essayiste (vous luttez contre la dérive nationaliste en Bretagne), de spécialiste du folklore et de traductrice de théâtre (vous avez traduit le théâtre complet de Tchekhov avec André Markowicz⁴) est à souligner. Pouvez-vous dire s'il y a une différence d'approche entre ces domaines ?

F.M. : Je n'en vois pas. Tout est simplement beaucoup plus difficile dans le domaine de la littérature de jeunesse car les éditeurs attendent des produits stéréotypés. Je trouve aussi important de donner aux enfants des poèmes dignes d'eux que de donner à lire des contes populaires qui ne soient pas frelatés, de lutter contre la dérive identitaire et ses sous-produits ou de travailler les textes de Tchekhov avec les acteurs pour arriver à une plus grande précision. C'est la même chose.

O.B. : La traduction littéraire est-elle un métier, un sport, une science, un artisanat, un sacerdoce, un art ?

F.M. : Quand j'étais enfant, j'avais en horreur, par ordre, la gym, les sciences, les bonnes sœurs... alors, le sport, la science, le sacerdoce, houlala ! En quatrième, j'avais déjà fait scandale en déclarant que mon ambition dans la vie était de ne pas avoir de métier et j'ai toujours horreur des gens qui font de l'art. Reste l'artisanat. Il est vrai qu'on oppose l'auteur au traducteur comme l'artiste à l'artisan, mais pour être artisan, il faut tout de même avoir un peu de sérieux dans le suivi. C'est juste une forme d'écriture, donc de liberté.

O.B. : Est-ce un travail correctement rémunéré ?

F.M. : Au théâtre, parfois, oui, mais en littérature générale, non, et dans le domaine de la littérature pour enfants, alors là, pas du tout (à moins peut-être de traduire *Harry Potter*) : on vous propose des pourcentages de 1 % sur les ventes ! Il ne faut pas faire ça pour l'argent.

O.B. : Que diriez-vous à un/e débutant/e ?

F.M. : J'en suis une.

1. Henri Lewi est essayiste et traducteur. Né en 1942, agrégé de lettres classiques, il a publié : *Bruno Schulz ou les stratégies messianiques* (La Table ronde, Paris 1989); *Isaac Bashevis Singer, La génération du déluge* (Le Cerf, Paris 2001); *Le Lecteur somnambule* (Éditions du Rocher, Monaco, 2007) ; ces trois livres sont centrés sur le monde du judaïsme polonais. Il a traduit du yiddish *D'un monde qui n'est plus*, d'Israël Joshua Singer (Denoël, Paris 2006), et de l'italien *Le Préteur de Cuvio*, de Piero Chiara (Le Rocher, Monaco, 2008).

2. « L'Avant-garde du livre yiddish, 1914-1939, exposition du 11/02 au 17/05/2009 », Musée d'art et d'histoire du Judaïsme. Site : www.mahj.org

3. *Quand Toutou se carapate*, traduit du russe par Jean-Luc Moreau, illustrations de Sacha Poliakova, éditions, Gautier-Languereau, 2009 (livre pop-up par Aurélien Lemonier)

4. André Markowicz, de mère russe, a traduit de nombreuses œuvres de langue russe, dont les œuvres romanesques complètes de Dostoïevski, *Eugène Onéguine de Pouchkine*, le théâtre complet de Gogol et de Pouchkine... Il a également entrepris de traduire tout le théâtre de Shakespeare. En collaboration avec Françoise Morvan, il a traduit *Le Songe d'une nuit d'été* et *le théâtre complet* de Tchekhov qui leur a valu le Molière 2006 de la meilleure adaptation théâtrale.

